

Avec Roland Gori, relancer la pensée vers de nouvelles utopies



Par Nicole Delépine

En écho à l'appel des appels de Roland Gori, ici une suggestion pour le lire, l'écouter, puis penser, et aller mieux.

Roland Gori¹, comme d'autres veilleurs, est-il l'équivalent du canari dans les mines qui guettait le danger comme il le raconte ? L'écouter fait toujours du bien, car il nous rappelle déjà la nécessité pour soi-même et son équilibre de penser, de lire, de réfléchir et ensuite de confronter ses idées avec d'autres. Et si l'on est en désaccord avec certaines positions, qu'importe, l'essentiel est de discuter avec les autres, avec soi-même, de redevenir humain et non machine obéissante et soumise.

ROLAND GORI

**ET SI
L'EFFONDREMENT
AVAIT DÉJÀ
EU LIEU**

**L'ÉTRANGE DÉFAITE
DE NOS CROYANCES**

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Écoutez cette vidéo de 2020 sur son livre : « et si l'effondrement avait déjà eu lieu »²

Prenez le temps, il sera gagné !

Et si l'effondrement avait déjà eu lieu :
l'étrange défaite de nos croyances³

S'adapter à l'époque, à ses rythmes et mutations, s'impose comme un impératif dans nos sociétés contemporaines.

Dans ces adaptations sociétales, néolibéralisme et scientisme œuvrent au service d'une idéologie du progrès qui semble sans limites. Pris dans une logique du court terme faisant abstraction du temps et de l'espace, le sujet contemporain se trouve contraint à l'adaptabilité, entravé dans sa capacité à penser, à projeter, à créer...

Les crises écologiques et sanitaires actuelles interrogent tout particulièrement ce rapport au monde et à l'humain. S'y associent des discours sur l'effondrement qui ne sont pas sans effet.

Dans son ouvrage intitulé : « Et si l'effondrement avait déjà eu lieu ? L'étrange défaite de nos croyances », Roland Gori nous invite à appréhender et penser l'effondrement, dans une nécessaire articulation entre passé, présent et futur. Relancer la pensée... vers de nouvelles utopies...

Et je dirai pour chacun d'entre nous... Prenons le temps de lire, d'écouter, de réfléchir, il ne sera pas perdu... Sans oublier de lire « la fabrique des imposteurs ».

Appréhendons l'univers de Roland Gori à travers quelques interviews.

Roland Gori : « Il faut rêver le monde pour pouvoir le transformer »⁴

De « l'Appel des appels » en 2009⁵, à son dernier ouvrage, Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes, en passant par La dignité de penser, La folie évaluation (Les nouvelles fabriques de la servitude) ou L'individu ingouvernable, Roland Gori, apporte sa contribution à l'agora politique.

Question : Vous avez récemment affirmé que plus personne ne croit que le libéralisme puisse réduire les inégalités. Est-ce à dire que le libéralisme est moribond et que la question du « progrès social » par exemple va pouvoir être posée dans de nouvelles conditions ?

R. G. :

« Depuis le début, le libéralisme fait fausse route sur sa conception de l'Homme, il fait l'impasse sur le besoin de reconnaissance sociale, symbolique. Après l'effondrement du Mur de Berlin et l'effondrement du discours révolutionnaire, il y a eu une autoroute pour l'ultralibéralisme ou le néo-libéralisme qui, aujourd'hui, est en train de se discréditer.

Le discours sous la forme du néo-libéralisme des années 1980-1990 n'est plus crédible et on aboutit à une crise qui rappelle la phrase de

Gramsci, « [REDACTED] ».

Toutes les affaires qui sortent aujourd'hui mettent en évidence l'état d'un système qui se révèle hypocrite. On fait l'impasse sur le besoin de partager une expérience sensible, une certaine conception de la liberté.

La crise des valeurs libérales de la fin du XIXe siècle a débouché sur la Première Guerre mondiale, dans l'entre-deux-guerres, elle a débouché sur l'émergence de partis totalitaires, qui n'ont pas tenu leurs promesses par rapport à des populations humiliées. On voit comment ces partis ont récolté toutes les colères, les frustrations.

Aujourd'hui, on assiste à l'émergence de nouveaux fruits de cette crise avec Daech, Al-Qaïda, mais aussi le regain des nationalismes avec Trump, le Brexit d'une certaine façon, la montée de l'extrême droite en Autriche, certains gouvernements d'Europe centrale. Nous ne sommes pas dans une situation identique à celle des années 30, mais cela lui ressemble étrangement. D'où l'urgence de proposer une autre conception philosophique, une autre conception de la vie en société. On peut parier sur le progrès social, sur d'autres manières de travailler, de vivre ensemble.

La révolution numérique peut être une chance pour se parler, pour innover, même s'il y a aussi un risque de confiscation du monde, du savoir-faire et du savoir de l'artisan et de l'ouvrier, par le mode d'emploi de la machine.

C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de lancer le « Manifeste des oeuvriers » avec le journaliste Charles Silvestre et le musicien Bernard Lubat. Il s'agit de restituer cette dimension d'œuvre alors que le travail est taylorisé, même chez les médecins, les infirmières, les enseignants, les magistrats où les activités sont de plus en plus semblables à des actes standardisés.

Q : Vous avez été l'initiateur de « l'Appel des appels » il y a huit ans. Quel chemin a été parcouru depuis selon vous ?

«Aujourd'hui, on voit bien avec « Nuit debout » et les tentatives de culture alternative qu'il y a un peu partout une remise en cause de cette civilisation néo-libérale qui, de mon point de vue, est à l'agonie, Macron relevant de la bulle politique spéculative. Il y a un discrédit du modèle, on y croit de moins en moins. L'échec du gouvernement a été de continuer avec un logiciel à peu près identique. En somme, on veut nous obliger à être pratiquants alors que nous ne sommes plus croyants (...)

L'idéologie libérale a réussi à dévaloriser le mot même d'[REDACTED]. Est-ce que ce n'est pas la source du problème ?

« C'est un mot traité de manière péjorative, non pas comme une fiction romanesque. Il y a une interdiction de rêver. Or, [REDACTED]. Je crois qu'un des mérites de la ligne de Pierre Laurent est d'inviter à des débats pour construire des projets. Il faut remettre l'utopie au cœur du discours politique. »

[NDLR : à propos d'utopies,
voir Manifeste pour un nouveau monde]

Réflexions de Jalil Bennani – extraits

L'effondrement dont il s'agit dans cet ouvrage⁶ est celui de nos catégories de pensée et de notre rapport au temps, du lien entre passé, présent et futur. (...) Il nous montre avec une grande érudition, en s'appuyant sur de nombreux exemples historiques, que les crises résultent d'une rencontre entre un événement et des conditions sociales. Il dénonce avec force l'impréparation de nos sociétés face à un facteur environnemental.

... « *l'idée de catastrophe, la catégorie de l'effondrement, constituent le retour du refoulé qui se glisse dans le discours d'une civilisation de l'instant, l'irruption d'une temporalité que l'on veut méconnaître à la hauteur de l'oubli de la mort* ». Les causes des catastrophes sont bien les inégalités sociales, l'atteinte à la dignité humaine, la dérégulation de la planète, la course à la rentabilité, les exigences toujours plus grandes de productivité et d'utilitarisme.

Parmi les questions qui m'ont fortement interpellé dans ce livre, je retiens celle relative à « l'homme machine ». Tout au long de ses recherches, Roland Gori a été fasciné par le texte de Tausk⁷, « *La genèse de la machine à influencer au cours de la schizophrénie* ».

La construction délirante est la véritable machine qui persécute le schizophrène et elle est isomorphe au corps, plus précisément au fantôme d'une totalité du corps à même de contenir et de donner un sens à ses cénesthopathies. J'avais dans les années quatre-vingt montré dans mon ouvrage *Le corps suspect*, à quel point *l'ouvrier, dont le destin était brisé à la suite d'un accident du travail, s'exprimait comme si son corps était une machine*.

La subjectivité est cachée et profondément réprimée. Le patient en appelle à une solution technique.

Ce corps sans plaisir interroge l'imaginaire du corps médical qui a montré bien des résistances aux notions freudiennes. Un corps auquel il n'a été demandé que d'être corps-machine a accepté ce contrat. En cela, il a rejoint la machine industrielle et la machine médicale.

Une machine objectivante et normalisante.⁸

Robert Linhart a vécu cette expérience en devenant ouvrier spécialisé dans l'usine Citroën de la Porte de Choisy à Paris, en 1968. Il a fait partie des centaines de militants intellectuels qui s'embauchaient dans les usines. Il raconte les rythmes, les méthodes de surveillance et de répression. L'auteur rapporte qu'il n'a jamais autant perçu le sens du mot « économie ». Économie de gestes, de paroles, de désirs. Il faut s'être frotté à cette réalité matérielle pour prendre conscience de sa dureté, des souffrances, des risques et de la mise à disposition du corps au profit de la machine.

Roland Gori rappelle bien dans son ouvrage le « spectre » qui hante nos sociétés, la situation des plus pauvres, des plus vulnérables parmi lesquels figurent les migrants. Ils « *viennent de notre futur pour hanter notre présent* », écrit-il. Sa réflexion sur le temps s'avère ici essentielle : *'Penser la catastrophe supposerait que nous puissions changer notre rapport au temps. Nous sommes aujourd'hui dans un paradoxe : en même temps que l'on nous enjoint de penser à l'avenir, nous nous trouvons contraints par « l'actualisme technique » de la civilisation des machines'*. Il dénonce « *la religion positiviste* » qui vient au service de l'industrie et dont nous sommes les héritiers : « *C'est sur les ruines de cette révolution symbolique avec ses exigences de productivité, d'utilitarisme, de positivisme et d'efficacité louant la force et la raison instrumentale que se profilent les risques d'effondrement* ».

Roland Gori relève très justement que *le sujet de la psychanalyse a « besoin des normes de son époque pour pouvoir se les réapproprier et les trahir »*. Comme l'artiste, le psychanalyste est témoin et acteur de son époque.⁹

... L'art, comme la vie, est une réparation par les émotions qu'il produit et des juxtapositions des images, des représentations, des installations... Alors que dans les cultures occidentales modernes, la réparation vise à revenir à l'état original, dans les cultures extra-occidentales traditionnelles la réparation procède de l'inverse. Roland Gori écrit très justement : « La vie moderne est une invitation à effacer les traces ». Cacher, masquer la suture d'un objet réparé est une prétention à revenir à l'identique, ce qui est impossible ou pure illusion...

Roland Gori articule avec brio les notions d'individuel et de collectif, en évitant toute confusion entre l'agent social et le sujet de la psychanalyse.

Et la référence à Winnicott apporte un étayage essentiel à l'ouvrage : « *[redacted]*
[redacted]
[redacted]
[redacted] », la crainte de l'effondrement devenant alors une tentative de donner au traumatisme une existence psychique et sociale.

(...) Le traumatique est déjà là, avant qu'un événement ne lui permette de se révéler. Roland Gori s'appuie sur Winnicott pour poser cette hypothèse : *[redacted]*

[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED], ce qui justifie le sous-titre de l'ouvrage *L'étrange défaite de nos croyances*.

Et si l'effondrement avait déjà eu lieu est un ouvrage fort, psychanalytique, philosophique, sociologique, politique. L'auteur, initiateur de *l'Appel des appels*, un collectif national « [REDACTED] », nous invite à une réflexion riche et incontournable pour inventer de nouvelles catégories de pensée, repenser notre rapport au temps, le lien entre passé, présent et futur, nos oublis, nos croyances.

Sandre Evrard nous livre une autre approche de la pensée de Roland Gori et son analyse de la gestion de la crise du Covid :

« Face à des pouvoirs qui vident le peuple de sa dimension politique, il faut la rétablir » – *Le Comptoir* ¹⁰

Le Comptoir : Vous avez longtemps traité de la question de l'importance du rapport au patient, du dialogue et des affects mis à mal par un type de modernité asséchante et scientiste. Est-ce que ces mesures autoritaires prises pour lutter contre la covid-19 ne viennent pas justement mettre en place une biopolitique qui renforce la négation du citoyen en tant que sujet – et partant porte atteinte à la démocratie, qui est certes un ordre politique, mais aussi quelque chose qui s'ancre dans les mœurs de l'individu ?

Roland Gori :

Notre modernité accroît une *hégémonie culturelle, celle de la rationalité instrumentale qui tend à exploiter les individus et le vivant comme un stock d'énergie à exploiter à l'infini.*

D'où les problèmes actuels dont on ne dit pas suffisamment quelle part est la nôtre dans l'émergence des épidémies par nos modes de vie et nos industries qui modifient notre biotope. *Nous sommes prisonniers de valeurs et d'un système de pensée qui datent du début des sociétés thermo-industrielles.* Ces astres morts continuent à nous éclairer et les normes qu'ils prescrivent contribuent à la catastrophe dans laquelle nous nous trouvons.

Alors, plutôt que de remettre en cause ces normes dont le système de pensée s'effondre, les pouvoirs préfèrent gérer la crise sanitaire avec les moyens traditionnels de la biopolitique des populations.(..).

Mais le problème demeure, d'abord parce que cette prise en charge concerne le *court terme* et méconnaît que nous sommes actuellement dans ce

que l'on appelle une « transition épidémique », c'est-à-dire une transition culturelle qui s'accompagne toujours de l'émergence des épidémies. Ensuite, au lieu de mobiliser les communautés, les peuples, pour lutter contre la pandémie, les pouvoirs politiques gèrent *bureaucratiquement et algorithmiquement* les populations avec l'arsenal des moyens de la santé publique, de l'épidémiologie et des nouvelles technologies.

C'est la même langue *technocratique* qui tend à se mondialiser avec des dialectes différents selon les pays et les régimes politiques. Il n'y a pas de représentants des sciences sociales et humaines dans les Conseils de crise, ce qui est significatif d'un déni du caractère social, culturel et psychologique de la crise.

Ce qui passe à la trappe dans cette approche de la pandémie, c'est le *sujet singulier* du colloque médical comme le concept de *peuple*, un peuple souverain de ses responsabilités politiques et sociales, un sujet responsable et solidaire.

À la place vous avez la notion de *population* qui fait de chaque individu un « segment de population statistique » et du peuple une « collection de catégories statistiques » dépourvue de toute dimension politique. Là est la vraie atteinte à la démocratie et pas dans les « gestes barrières », il faut prendre un peu de recul.

« *L'extension sociale de la médecine appelée à jouer un rôle de contrôle et de normalisation ne doit pas être confondue avec les services véritables que ses savoirs et ses pratiques rendent.* »

À cette défaite de la solidarité sociale et de la responsabilité subjective s'ajoute la notion d'*opinion publique*, notion qui témoigne de la dégénérescence des concepts et des moyens de penser le collectif.

Cette façon de faire appel aux experts pour justifier tout et son contraire, ces discours contradictoires, mais surtout ces appels au civisme et ces consignes comme « se laver les mains » ou « bien aérer la fenêtre »... Sans parler de ces lois qui semblent impossibles à respecter – et poussent ainsi à leur irrespect. [REDACTED]

... Depuis le XIXe siècle, l'hygiène publique joue deux rôles au moins qu'il ne faut surtout pas confondre. D'une part elle tend à éviter aux humains de tomber malades grâce à un dépistage et à une prévention des facteurs de risques des maladies.

Et, d'autre part elle tend à se transformer en « bible » des conduites, en « orthographe » des comportements en « pathologisant » les moindres des anomalies de comportement.

La notion « molle » de « troubles du comportement » arrive à point nommé pour séquestrer le plus de monde possible dans des dispositifs de contrôle et de normalisation des citoyens.

La néo-psychiatrie est devenue une hygiène du corps social en vue de contrôler et de normaliser, ce n'est pas la même chose que de dépister les facteurs de risques des épidémies et les moyens de s'en protéger. Ce serait une grave erreur. L'extension sociale de la médecine appelée à jouer un rôle de contrôle et de normalisation ne doit pas être confondue avec les services véritables que ses savoirs et ses pratiques rendent, au contraire.

Le politique s'est réduit toujours davantage à une « conduite de conduites » rationalisées en vue d'une production économique et industrielle, un « déblocage épistémologique » comme dit Michel Foucault, qui a permis à la médecine d'étendre à l'infini son pouvoir et son champ de compétence en se mettant au service des pouvoirs. C'est cette « [redacted] » que Michel Foucault appelle biopolitique, bio-histoire, somatocratie, dans son essai *Naissance de la biopolitique*. Cet usage social des savoirs médicaux ne doit pas être confondu avec les découvertes et les soins des praticiens.

« Cette médicalisation du politique et cette politisation du champ de la santé expliquent la dramaturgie de l'« expertise » à laquelle les « experts » se sont livrés au moment de la pandémie. »

L'impression d'infantilisation dont vous parlez est davantage une réaction morale qu'une action politique à la perversion sociale et politique des savoirs médicaux. Ce serait se tromper de cible que de s'en prendre aux mesures sanitaires plutôt qu'au pouvoir en place. Bien au contraire les savoirs médico-biologiques peuvent contribuer à la résistance politique en interrogeant les pouvoirs sur leurs choix décisionnels : pourquoi laisser les grandes surfaces ouvertes et fermer les lieux culturels ? Pourquoi entasser les gens dans des transports en commun et fermer les amphithéâtres ? Pourquoi avoir externalisé la fabrication du matériel sanitaire (masques, tests, respirateurs, médicaments...) en faisant prévaloir les intérêts privés sur le Bien Public ?

L'hygiène publique a aussi, dès la fin du XIXe siècle, servi les intérêts du peuple en obligeant les puissants à reconnaître le rôle des facteurs environnementaux dans la fabrique de maladies (professionnelles en particulier ou le mal-logement).

Cette médicalisation du politique et cette politisation du champ de la santé expliquent la dramaturgie de l'« expertise » à laquelle les « experts » se sont livrés au moment de la pandémie. Ils n'étaient plus savants, mais « experts » et se sont trouvés associés à la crise d'autorité des politiques. Politiques et experts ont ainsi pris les vices de la « société du spectacle » pour reprendre le concept de Guy Debord. Les informations que les politiques et les scientifiques nous ont offertes se sont transformées en « marchandises » vendues à l'opinion publique à la cantonade des réseaux sociaux et des médias afin d'en capter des parts de marché.

Vous avez beaucoup travaillé sur la question de la normalisation des comportements notamment par l'usage abusif de la raison scientifique, mais aussi par celui des statistiques. Que vous inspire cette façon de faire la politique gouvernée par les statistiques et les modèles ? Peut-on voir là aussi une façon de « nous faire taire » pour reprendre vos mots, de fabriquer du consentement et de l'adhésion, car ce qui a été fait serait fait « pour notre bien » ?

Depuis le début du libéralisme, les pouvoirs politiques ont joué sur deux leviers pour conduire la conduite des citoyens : *l'économie* et *l'opinion* au nom desquelles ils rationalisent les comportements et fabriquent des *habitus*, au sens de Pierre Bourdieu, des schémas de pensée et d'action. La rationalité *technoscientifique* et les *statistiques* (qui signifient étymologiquement « en rapport à l'État ») sont au premier plan dans cette manière de gouverner au sein d'un *univers désacralisé, désenchanté*. De fait, les prescriptions d'hygiène publique apparaissent comme un ensemble de règles établies et codifiées par le savoir médical et scientifique qui sert à réguler socialement la société et à conformer les comportements par une soumission sociale librement consentie, car scientifiquement incontournable. C'est le nouage diabolique qui s'est alors historiquement établi entre le capitalisme (néo)-libéral et les savoirs et les pratiques biopolitiques.

... Il s'agit pour les citoyens de se réapproprier une démocratie confisquée par la technocratie et la propagande de la com' qui fait de l'information une marchandise. Il faut donc *décider*, mais pas décider dans un individualisme de masse assassin et suicidaire, non, décider démocratiquement par plus de science, plus de parole et plus de responsabilité.

Face à des pouvoirs qui vident le peuple de sa dimension politique, il faut la rétablir. La population c'est le peuple moins la politique, un *capital humain sans humanité*, il faut rétablir l'humanité.

L'opinion publique, c'est le peuple transformé en marchandise, transformé en consommateurs, il faut remettre du politique et dénoncer un pouvoir qui prend ses décisions aux sondages d'opinion !

... La résistance à cette normalisation sociale insidieuse, à cette infantilisation, elle passe par la restitution de la *vérité* en sciences et en politique, vérité adultérée par le capitalisme néolibéral. Face aux virus et aux épidémies, c'est la *fraternité* et la *solidarité* qui prévalent. On ne s'en sortira pas autrement, car nous entrons dans une ère de turbulences, une période de « transition épidémique » dont la pandémie de covid-19 est la sentinelle.¹¹

1 Roland Gori est *psychanalyste et professeur émérite de psychopathologie à l'université d'Aix Marseille*.

« Un monde sans esprit. La fabrique du terrorisme », « L'individu ingouvernable », « La dignité de penser », « La santé totalitaire, essai sur la médicalisation de l'existence ».

Engagé dans les débats d'actualité de notre société, il plaide notamment pour « des sciences encore humaines » et s'oppose aux « dérives du scientisme » notamment en psychiatrie et plus largement à « l'instrumentalisation de l'humain ».

2 Roland Gori, *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu. L'étrange défaite de nos croyances*, Les liens qui libèrent, été 2020, 304 pages, 20 €, ISBN : 979-10-209-0864-3.

3 Vendredi 29 janvier : Visioconférence de Roland Gori autour de son dernier livre (appeldesappels.org)

4 LA MARSEILLAISE / MARSEILLE / 13/02/2017 | et Jean-François Arnichand

« Politis », n° 1438, du 26 janvier au 1er février 2017.

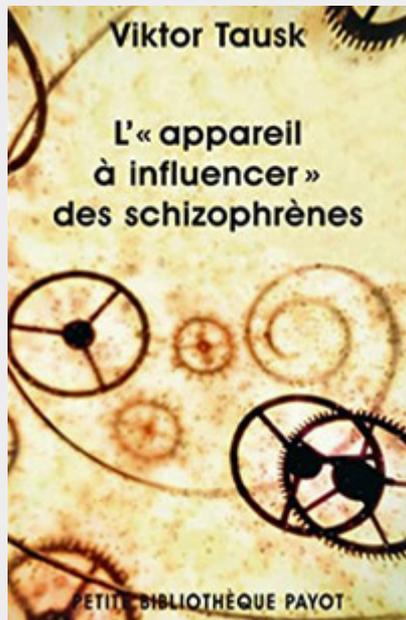
5 L'Appel des Appels

Nous, professionnels du soin, du travail social, de la justice, de l'éducation, de la recherche, de l'information, de la culture et de tous les secteurs dédiés au bien public, avons décidé de nous constituer en collectif national pour résister à la destruction volontaire et systématique de tout ce qui tisse le lien social.

Réunis sous le nom d'Appel des appels, nous affirmons la nécessité de nous réapproprier une liberté de parole et de pensée bafouée par une société du mépris.

6 [Chronique] Roland Gori, *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu*, par Jalil Bennani (appeldesappels.org)

7



8 Lire l'ouvrage *L'établi* de Robert Linhart bouleversant qui raconte ce que représente, pour un Français ou un immigré, d'être ouvrier dans une grande entreprise parisienne. Il montre de manière étincelante le rapport que les hommes entretiennent entre eux par l'intermédiaire des objets, ce que Marx appelait les rapports de production.

9 Lire Kader Attia, un artiste de son temps qui a reçu le Prix Marcel Duchamp en 2016. Ses recherches socioculturelles l'ont conduit à la notion de réparation, un concept qu'il a développé philosophiquement dans ses écrits et symboliquement dans son œuvre.

10 PAR GALAAD WILGOS LE 18 MARS 2022

11 Voir aussi Podcast de France Inter où Roland Gori affirme que « le Progrès est un mirage » et une « doctrine de paresseux »

Tribune de Roland Gori dans L'Humanité : « Je suis en colère »

“Attention au relâchement” : l’infantilisation de masse comme stratégie politique, sur la revue Frustration

Roland Gori et Marie José Del Volgo, 2005, *La santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Flammarion, 2008.

R. Gori, *De la société d'imposture au courage de la vérité*, Conférence à Bordeaux, Colloque 24 février 2021.

Max Weber, 1904-1905, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Pocket, 1991.